Document generated on 10/12/2024 3:12 a.m.

Québec français

Charles Asselin, l'as des as

Yvon Bellemare

Number 65, March 1987

Claude Jasmin, romancier

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45357ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bellemare, Y. (1987). Charles Asselin, l'as des as. *Québec français*, (65), 36–39.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Charles Asselin, l'as des as

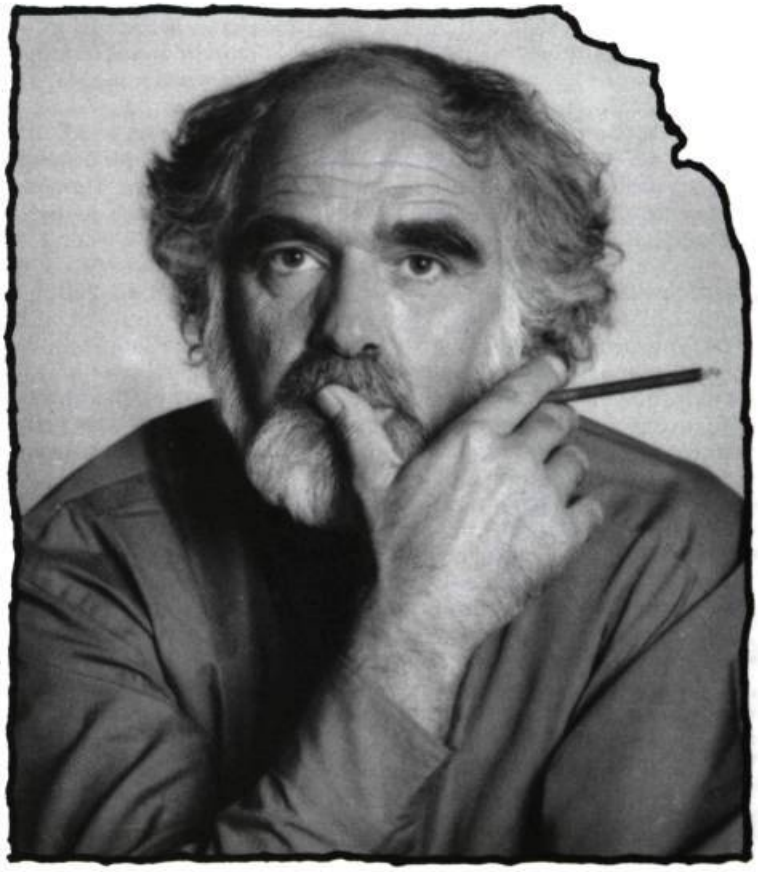

Photo: Jean-Pierre Roy

yvon bellemare

Quand Edgar Allan Poe publia le *Double assassinat dans la rue Morgue,* il établit la structure étalon de la fiction policière. Après lui se sont succédé des pléiades de romanciers qui ont excellé dans ce genre. Au Québec aussi on écrit des romans policiers[1], mais leur qualité n'apparaît pas comme exceptionnelle[2]. Quoi qu'il en soit, Jasmin, qui, avec *la Corde au cou*[3] et *Pleure pas, Germaine*[4], courtisait déjà timidement les irréductibles d'Agatha Christie, crée son propre appareil justicier dans une série de quatre romans où un certain Charles Asselin jongle avec les procédés de la mécanique policière[5].

L'expert limier

Pour mettre en valeur le processus inexorable du dépistage des coupables d'un crime, l'auteur d'un roman policier ne doit-il pas créer un détective amoureux de la justice et de la vérité, une espèce de super-star aux allures typées et baignant dans une aura mystérieuse? Charles Asselin, surnommé « l'As-Asselin », vu ses nombreuses réussites, rafle à son compte toutes les caractéristiques de l'expert limier.

D'entrée de jeu, Asselin se présente comme « celui qui devait apporter des arguments irréfutables, des preuves solides, si possible des aveux signés, aux avocats, aux procureurs, aux juges » (*Crucifié,* p. 66). Au début de la vingtaine, il se fait remarquer par ses talents, et la Sûreté l'engage pour démêler l'écheveau d'un crime impliquant des mineurs; ce fut alors l'amorce qui permet plus de vingt-cinq années d'enquêtes de toutes sortes. Ce « petit ordinateur humain », franchissant le cap de la cinquantaine et jouissant d'une retraite anticipée, ne déteste pas cependant les petits contrats dans le « milieu » que lui offre le directeur Dubreuil. Né sous le signe du Scorpion, le détective à la pige, plutôt sobre dans ses vêtements, ne passe pas inaperçu vu ses comportements répétitifs amusants ou ses traits de caractère non étrangers à l'emploi.

Si, pour l'un, la pipe présente la marque du succès, pour l'autre, la loupe, le signe de la réussite, il semble bien qu'Asselin trouve son inspiration dans les halos parfumés que dessinent ses éternels cigarillos. Amateur de la marche à pied et, bien entendu, libéré de l'encombrement d'une voiture personnelle, le quinquagénaire expert arpente littéralement le quadrilatère où le crime s'est produit en gribouillant sur un capelin de vinyle rouge de vagues données: « Il note souvent des faits anodins, ceux qu'il risque d'oublier fatalement » (*Cons,* p. 53). Muni d'un simple sac de voyage, sorte de baise-en-ville pratique, l'as des as préfère les motels sobres et confortables aux grands hôtels trop bien organisés. À ces manies qui rendent le personnage sympathique s'ajoutent quelques habitudes qui ressemblent sans doute à un rituel inspirateur favorisant autant la détente productive que le besoin de fuir momentanément l'ambiance surchargée entourant l'enquête. C'est ainsi qu'Asselin raffole de pastis et adore le brandy. En effet, « il en emportait toujours une bouteille [de pastis] en voyage, ainsi qu'une bouteille de brandy » (*Crucifié,* p. 95). Ayant appris que le thé est aussi nocif que le café, il revient dare-dare à son élixir favori avec le pastis, le café. Il en buvait parfois presque une dizaine de tasses par jour. Issu du quartier Villeray à Montréal, l'inspecteur Asselin, grand nostalgique, s'ennuie immanquablement de sa femme Rolande qu'il a épousée en secondes noces. D'un autre côté, le cinéma avec ses films policiers, en plus de l'amuser follement, favorise « sa machine inconsciente » car quand il visionne une « autre histoire », il se surprend agréablement à échafauder des plans qui s'écroulent comme châteaux de cartes mais nettoient pour ainsi dire toutes ces petites cellules grises d'éléments inutiles à la bonne marche de son travail. Bien plus, il lit des biographies, entre autres celles de Hugo et du grand Simenon, « ce mâle chauvin, dit-il, qui étale sa misogynie en toute bonne conscience » (*Crucifié,* p. 47), toutes choses qui, à la fin, permettent de dégager avec plus de force les véritables qualités de celui qui se présente volontiers comme un prêtre-confesseur.

Le placide Asselin, qualifié ainsi par Jean Brigadier, son chauffeur-enquêteur adjoint dans *Une duchesse à Ogunquit,* se complaît dans la peinture de scènes plutôt naïves et se fie à une méthode de travail fort peu complexe. Il

proclame à qui veut l'entendre: « Ma méthode? Simple: soupçonner tout le monde. Sans aucune exception. Ensuite, procéder par élimination » (*Crucifié*, p. 33). Il préfère « aller tout bonnement au bout de son propre plan d'enquête » (*Duchesse*, p. 207) en coupant court aux « supputations » et cultive les questions-surprises susceptibles de faire craquer le vrai coupable. « Ce « voyeur » de la vie des autres » (*Alice*, p. 81) jouit d'un esprit tel « qu'il pouvait relier ensemble mille faits variés mais il pouvait aussi isoler deux faits » (*Crucifié*, p. 22). Grâce à ses talents dans l'art de poser des questions, il sait amener rapidement la personne soupçonnée dans une sorte de mise en confiance où se mêlent à la fois la sympathie et la compassion. Faisant parler ceux qui normalement demeurent cois, le « vieux pro » finit par dénouer le mystère. Calme et prudent, il « n'a jamais été le genre d'homme à faire trop de considérations sur l'état des machines justicières » (*Duchesse*, p. 172). Ainsi absorbé, distrait envers tout ce qui ne touche pas directement à son enquête, le détective contractuel parvient à identifier avec pertinence le coupable. Tout à fait à l'opposé du jeune prétentieux Brigadier qui s'accroche bêtement à ce qui brille et dérape incontinent sur des pistes farfelues sorties tout droit de son imagination débridée, le retraité futé n'ignore pas l'inanité de ses recherches même si elles aboutissent invariablement à dénicher l'assassin.

Les lieux du crime

Un limier expérimenté comme Asselin photographie d'instinct les moindres détails du milieu où le crime s'est produit. Dans les quatre romans policiers retenus ici, deux grands centres d'intérêt regroupent l'enquête: l'environnement qui inspire la détente et le repos comme Sainte-Adèle et Ogunquit se trouve à l'opposé du cercle feutré et bourgeois de la ville d'Outremont et des galeries d'art.

Tel un guide touristique, Asselin mentionne tout ce qui lui tombe sous les yeux. Dans *le Crucifié du Sommet-Bleu*, les descriptions où s'additionnent des précisions toponymiques permettent au lecteur de suivre « visuellement » les démarches de l'enquêteur. Sainte-Adèle apparaît donc dans toute sa réalité. L'emplacement de la croix au haut du Sommet-Bleu, l'aspect désertique du vaste projet de construction Clairecité, les rues animées avec ses nombreux commerces amènent presque inévitablement la nomenclature des restaurants, des bars et même des hôtels.

En somme, la peinture vraisemblable sinon exacte de Sainte-Adèle n'a rien à envier au tableau plus que réaliste des plages de la côte américaine.

Quand l'inspecteur doit se rendre dans le Maine pour ramener une certaine Danielle Pallazio, ses yeux n'en finissent plus d'emmagasiner des paysages, véritables cartes postales. *Une duchesse à Ogunquit* multiplie, en effet, les scènes pittoresques comme des points de repère qui facilitent la recherche de la jeune femme. Du « spot » de la cafétéria « La Promenade » rue Ontario, où partout respiraient de nombreuses plantes vertes, au casse-croûte « The Cops » à Béthel qui croulait sous l'amoncellement plus ou moins artistique des enjoliveurs de roues d'automobiles, on peut suivre les routes retenues par Brigadier et Asselin pour arriver enfin à Ogunquit. Les numéros 10, 26, 3 s'embrochent à la suite et, au bout du chemin, c'est la mer, avec ses décors champêtres et sa foule en liesse. Le peu d'informations recueillies au bureau touristique recouvert « de stuc au faux airs espagnols-mexicains » (*Duchesse*, p. 37) oblige à une certaine razzia toute pacifique de la coquette ville. La quincaillerie habituelle des motels et des restaurants encombre les beautés de la nature auxquelles Asselin n'est pas insensible.

Déjà sensibilisé à l'art, ce peintre-détective va plonger dans un autre milieu où le beau a pignon sur rue. Des vastes étendues des deux premiers romans, on privilégie dans les autres une partie d'une ville, voire quelques maisons seulement. Ainsi, le quartier Villeray regroupe pour l'essentiel les paramètres romanesques *Des Cons qui s'adorent*. Dès les premières pages, les principales rues de cet arrondissement délimitent le lieu de l'action. Si le drame surgit à l'angle des rues Saint-Denis et Castelnau, la démarche policière permet une visite des rues avoisinantes, riches en souvenirs multiples pour Asselin. En effet, enfant, il a vécu tout son apprentissage dans les ruelles qui débouchent sur Jean-Talon, Drolet, Chateaubriand ou Saint-Hubert. C'est donc tout le passé largement ressassé de ce « nostalgique indécrottable » (*Cons*, p. 16), comme le qualifie sa chère Rolande, que le lecteur vit au rythme des réminiscences suscitées par la vue des vieilles bâtisses.

De cet extérieur bouffi de douces souvenances on pénètre avec précaution dans les demeures de ceux qui font partie du « Club des sept conquistadores ». L'appartement de Jeanne, entre autres, au 7453 Saint-Denis, abonde en œuvres d'art primitif comme ceux du dentiste Sengle ou du criminaliste Bédard. À l'agence Brutus, enfin, la composition du mobilier surprend par ses sept fauteuils où repose sur l'un d'entre eux une toile représentant Jeanne.

Alice vous fait dire bonsoir quitte la « petite patrie » pour concentrer toute son action à Outremont, dans la rue Querbes bordée de vieux arbres. Ici, trois résidences focalisent les observations de l'enquêteur qui s'amuse à croquer à l'aquarelle les particularités du site et les visages qui s'y agitent. Les quelques rares incursions effectuées chez les voisins surveillés permettent à Asselin de décrire à sa correspondante Marlène les détails propres à éveiller les soupçons. Contrairement aux autres romans de cette série policière qui évoluent dans un cadre plus large, celui-ci se confine frileusement autour d'un pâté de maisons.

Tout compte fait, ces nombreuses descriptions qui révèlent des pans entiers de sites connus jettent un éclairage favorisant une certaine complicité entre l'auteur et le lecteur car, comme le souligne Réginald Martel, « elles ne sont pas techniques [...] mais impressionnistes[6] ». En d'autres termes, Jasmin essaie de créer une atmosphère susceptible d'animer le travail carrément fastidieux de l'enquête policière.

L'enquête

Toute intrigue policière se présente comme une structure malicieuse en ce sens que la réalité cautionne le romanesque, un romanesque de convention, bien sûr, au sein d'une fiction truquée. Le texte est énigme, c'est-à-dire opaque mais réductible à une interprétation unique qui dissipe à la fin toute confusion. Dans la plupart des cas, le jeu temporel nourrit la narration à un point tel que l'enquête policière consiste à remonter le temps jusqu'à cerner exactement le moment du crime: le déroulement narratif « prend le temps à rebours et renverse la chronologie[7] ». Or, quand l'enquête débute, une victime gît quelque part et le détective doit trouver le coupable. Dans les romans de Jasmin, cette règle se prévaut d'une certaine souplesse.

Le travail d'Asselin dans *Alice vous fait dire bonsoir* et *Une duchesse à Ogunquit* relève plutôt de la prévention que du constat tragique d'une macabre découverte. En effet, les buts visés se résument à une surveillance attentive des lieux ou bien à un voyage pour inciter la fille d'un sous-ministre à revenir gentiment à la maison. Dans les deux cas, le déroulement de l'action aboutit cependant à des meurtres qui permettent alors le déclenchement d'une enquête pour dénicher le coupable. Le format du compte rendu journalier d'*Alice* transforme le détective en une sorte d'informateur stipendié qui accomplit une mission difficile en ce début d'avril. Les nombreux billets écrits embrouillent la situation jusqu'à l'empoisonnement des deux Alice, la jeune et la vieille, ce qui met alors en branle tout un attirail policier. Ici, la chronologie ne se trouve pas, au sens strict du terme, détraquée car le meurtrier est poursuivi illico. En revanche, dans *Une duchesse,* la disparition de Danielle Pallazio pique la curiosité du détective qui apprend comme fatalement l'assassinat de cette dernière. La découverte de son cadavre à « Perkins Cove » oblige alors à disséquer le temps passé afin de connaître la main qui a enfoncé le couteau dans le dos de la victime. Plus de la moitié des deux ouvrages se consacre à créer un climat propice au meurtre et les quelques pages de la fin dénouent peut-être trop rapidement l'imbroglio. En effet, après de faux rebondissements où tout semblait définitivement classé, le détective à la retraite arrive à la solution, mais un peu trop tard: Sophie Basani se tue et Lisa Paszanansko liquide la mère de la correspondante mystérieuse, puis s'envole. Curieusement, personne ne peut mettre la main au collet de cette Lisa, alors que le frère de Sophie, le bel Antonio, sera écroué pour entrave à la justice. Quoi qu'il en soit, la structure de ces deux romans, par le découpage parfois surprenant des actions, n'arrive pas, même avec ses multiples truquages, à une unification dramatique souhaitée.

La construction plus classique toutefois *Des cons qui s'adorent* et du *Crucifié du Sommet-Bleu* fabrique le récit d'une façon telle que la narration réajuste les faits à la réalité des choses. Dès le début, les victimes facilement identifiables obligent la justice à amorcer l'investigation coutumière. Alors s'effectue par l'enquêteur le démantèlement du temps chronologique. Dans l'un, il s'agit de reconstituer l'emploi du temps des personnes soupçonnables en ce vendredi soir d'avril où Jeanne Ferron fut abattue. Les nombreuses pistes qui s'offrent d'emblée au détective l'obligent à mesurer l'importance de ses suppositions. Un peu comme dans *Une duchesse* où la police officielle clôt le dossier prématurément, dans *Des cons* un ex-patient psychiatrique du médecin se livre spontanément à la justice, clamant à qui veut l'entendre son crime odieux. Ces sortes de règlements à la manque secouent l'esprit de persévérance d'Asselin qui pousse plus loin ses recherches, car l'arme accusatrice. le vieux revolver Smith-Wesson, est une pièce à conviction que ne connaît pas Jean Denis. D'autre part, il faut noter une architecture à peu près semblable dans *le Crucifié* où la découverte, un 5 mars, du gisant sur la croix demande aussi la reconstitution des moments du drame. Roger Robin, défenseur de l'écologie, connaît, semble-t-il, plusieurs ennemis à sa cause, et c'est sur cette piste que s'engage le détective. Après l'arrestation bidon de Luc Marat, propriétaire de l'hôtel Cielclair et partisan de Clairecité qu'essayait de bloquer le jeune Robin, tout semble réglé. Cependant l'arme du crime, un revolver donné à son ex-amie Maud Rivet, permet à Asselin de s'intéresser aux amours passées de ce Don Juan. Dans les deux occasions, l'arme authentifie les coupables: Yvette Frey, propriétaire du kiosque d'information touristique follement éprise du jeune premier, et Madame Larue-Dulier, qui récidive en allumant le feu chez la psychiatre tuée. Le canevas que retient Jasmin montre pour l'essentiel que ces deux romans optent pour une structure habituelle d'enquête.

* * *

Pour que le roman policier produise un effet de suspense, il ne suffit pas seulement d'inclure dans son histoire les archétypes du drame que sont la victime, le coupable et le détective. À cette indispensable trinité, qui se dispute l'enjeu du récit, s'entremêle toute une kyrielle de techniques qui permettent à l'auteur de faire valoir son imagination talentueuse. Parmi celles-ci, se trouve sans conteste la richesse de l'écriture. Jasmin excelle dans les descriptions des lieux. Tel un peintre, il transmet aisément l'image. Grand visuel à n'en pas douter, il observe tout. Toutefois, là où le bât blesse, c'est dans la traduction verbale du tableau dont la langue fréquemment gêne. Sur le second plat de la couverture d'*Une duchesse à Ogunquit,* la publicité suggère que Jasmin a comme jumeau le détective Asselin. Bien plus, s'il faut l'en croire, cette gémellité entraîne les mêmes habitudes, voire les mêmes manies. Or, Asselin confesse qu'il fait beaucoup de fautes en écrivant (*Crucifié,* p. 169), ce qui ne l'empêche pas d'être « l'as des détectives ». Néanmoins, ce sont ces entorses répétées en matière de langue qui interdisent à son vis-à-vis, Jasmin, de briller lui aussi comme un as dans l'auguste aréopage littéraire!

Notes

1. Jean BELLEAU, « Bibliographie analytique du roman policier québécois (1837-1978) », Mémoire de maîtrise présenté à l'Université du Québec, 1978.
2. Selon Yvon ALLARD, la littérature policière au Québec fait piètre figure, *Paralittératures,* Montréal, la Centrale des Bibliothèques, 1979, surtout les pages 305 à 434.
3. Claude JASMIN, *la Corde au cou,* Montréal, CLF, 1960, 233 p.
4. *Pleure pas, Germaine,* Montréal, Parti pris, 1965, 167 p.
5. *Le Crucifié du Sommet-Bleu,* Montréal, Leméac, 1984, 170 p.; *Une duchesse à Ogunquit,* Montréal, Leméac, 1985, 226 p.; *Des cons qui s'adorent,* Montréal, Leméac, 1985, 190 p.; *Alice vous fait dire bonsoir,* Montréal, Leméac, 1986, 143 p. Dans le texte, *Crucifié, Duchesse. Cons* et *Alice.*
6. Réginald MARTEL, « Charles Asselin enquête. Un triste été pour la duchesse », *la Presse,* 8 juin 1985, cahier E, p. 3.
7. Roger CAILLOIS, *Approches de l'imaginaire,* Paris, Gallimard, 1974, p. 178.

Bibliographie

I. *Oeuvres*

Et pour tout est silence. Roman, Montréal, les *Écrits du Canada français*, vol. VII (1960), p. [35]-192.
Montréal, les Éditions de l'Homme, [1965], 159 p.
Montréal, l'Actuelle, [1970], 189 [1] p.
[Montréal], Quinze, [1980], 197 [2] p. (Collection Présence).

La Corde au cou, Montréal, le Cercle du livre de France, [1960], 233 p.
Paris, Robert Laffont, [1961], 254 p. (Collection Les Jeunes Romanciers canadiens).
Montréal, le Cercle du livre de France ltée, [1970], 163 p. (CLF Poche canadien, n° 5).

Délivrez-nous du mal, Montréal, les Éditions À la Page, [1961], 187 p.
[Montréal], Stanké, 1980, 194[2] p. (Québec 10/10).

Blues pour un homme averti, [Montréal], Éditions Parti pris, [1964], 94 p. (T)

Éthel et le terroriste. Roman, Montréal, Librairie Déom, [1964], 145 p. (Nouvelle Prose, n° 1).
Montréal et Paris, Stanké, [1982], 156 p. (Roman 10/10).
translated by David S. Walker, Montreal, Harvest House, [1965], 112 p. [sous le titre: *Ethel and the Terrorist*].
traduction en tchèque de Eva Janovcorá, dans *Pet Kanadských novel. (Cinq romans canadiens)*, Prague, Odeon, 1978, p. 351-451 [sous le titre: *Ethel a terorista*].

Pleure pas, Germaine, [Montréal], Éditions Parti pris, [1965], 167 p. (Collection Paroles, n° 5).
introduction de Donald Smith, Montréal, Centre éducatif et culturel, [1974], xiv, 159 p.
[Montréal], l'Hexagone, [1985], 200 [1] p. (Collection Typo Roman, n° 6).

Les Artisans créateurs, Montréal, Lidec inc., [1967], 118 p. (Collection du Cep).

Les Coeurs empaillés. Nouvelles [Montréal], Éditions Parti-pris [*sic*], [1967], 135 [1] p. (Collection Paroles, n° 11).

Rimbaud, mon beau salaud!, Montréal, Éditions du Jour, [1969], 142 p.

Jasmin, [Montréal], Claude Langevin éditeur, [1970], 138 [1] p.

Tuez le veau gras, [Montréal], Leméac, [1970], 79 p. (Répertoire québécois, n° 5).
« La Mort dans l'âme. Téléthéâtre », dans *Voix et Images du pays*, vol. IV (1971), p. [135]-173. [Créé en 1962].

L'Outaragasipi, Montréal, l'Actuelle, [1971], 207 [1] p.

C'est toujours la même histoire, [Montréal], Leméac, [1972], 53 [1] p. (Répertoire québécois, n° 26).

La Petite Patrie. Récit, [Montréal], la Presse, [1972], 141 p.
[Montréal et Paris], Une édition spéciale de Laffont Canada Ltée et des Éditions internationales Alain Stanké, [1981], 141 p. (Collection Québécoise).
[Montréal], la Presse, [1979], 141 p.
[Montréal], la Presse, [1982], 155 p. (Roman 10/10).

Pointe-Calumet boogie-woogie. Récit, [Montréal], la Presse, [1973], 131 p. (Chroniqueurs des Deux Mondes).

Sainte-Adèle la vaisselle. Récit, [Montréal], la Presse, [1974], 132 p. (Chroniqueurs des Deux Mondes).

Revoir Éthel. Roman, [Montréal], Stanké, [1976], 169 p.

Le Loup de Brunswick City, [Montréal], Leméac, [1976], 119 p.

Feu à volonté, [Montréal], Leméac, [1976], 289 p. (Collection Documents). [Chroniques].

Danielle, ça va marcher. Propos de Danielle Ouimet recueillis par..., [Montréal], Stanké, [1976], 176 p.

Feu sur la télévision, [Montréal], Leméac, [1977], 177 p. [Chroniques].

La Sablière. Roman, Montréal, Leméac, [1979], 212 p. [En co-édition avec Laffont]. [Adapté à l'écran par Jean Beaudin sous le titre *Mario en 1985*].
[Montréal], Leméac, [1986], 212 p. (Poche Leméac Québec, n° 9) [sous lettre: *la Sablière. Mario*].

Le Veau dort, [présentation d'Yves Dubé], [Montréal], Leméac, [1979], xvi, 121 p. (Collection Théâtre, n° 85). [Créé en 1963].

Les Contes du Sommet-Bleu, [Montréal], Éditions Québécor, [1980], 106 p. Ill. (Collection Jeunesse).

L'Armoire de Pantagruel, [Montréal], Leméac, [1982], 141 p.

Maman-Paris Maman-la-France. Roman, [Montréal], Leméac, [1982], 344 p.
[Montréal, Leméac, 1986], 344 p. (Poche Leméac Québec, n° 4).

Deux mâts Une galère, [Montréal], Leméac, [1983], 131 [6] p. Photos [En collaboration avec Édouard Jasmin, son père].

Le Crucifié du Sommet-Bleu, [Montréal], Leméac, [1984], 170 p.

Une duchesse à Ogunquit, [Montréal], Leméac, [1985], 226 p.

Des Cons qui s'adorent, [Montréal], Leméac, [1985], 190 p.

Alice vous fait dire bonsoir, [Montréal], Leméac, [1986], 144 p.

II. *Études*

[EN COLLABORATION], *Claude Jasmin. Dossier de presse 1960-1980*, [Sherbrooke, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1981], 88 p.

CANTIN, Pierre, Normand HARRINGTON et Jean-Paul HUDON, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, 1979, vol. IV, p. 643-648.

GALLAYS, François, « Claude Jasmin et le retour à l'innocence », dans *Livres et Auteurs canadiens*, 1967, p. 191-197.

LAMY, Suzanne, « Claude Jasmin: de la ferveur à l'inquiétude », dans *Voix et Images du pays*, vol. IV (1971), p. 115-134.

TRUDEAU, Mireille, *Claude Jasmin*, Montréal, Fides, [1973], 42 p. (Dossier de documentation en littérature québécoise).

On consultera aussi les articles publiés dans le tome IV (1960-1969) et bientôt ceux du tome V (1970-1975), du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* (Montréal, Fides), sous la direction de Maurice Lemire.

Aurélien Boivin

Biographie

Romancier, nouvelliste, dramaturge, essayiste, critique littéraire, Claude Jasmin est né à Montréal, dans le quartier Villeray, le 10 novembre 1930. Il fréquente le collège André-Grasset (1943-1947), puis l'École du Meuble (1948-1951) où il obtient un diplôme avec spécialisation en céramique. Après avoir travaillé comme étalagiste pour le compte de plusieurs compagnies, il entre au Service des parcs de la ville de Montréal (1953-1955), où il enseigne entre autres disciplines les arts plastiques en plus de s'occuper du théâtre des marionnettes. Il passe à Radio-Canada à titre de scénographe-designer en 1956. C'est en 1960 qu'il commence à publier, d'abord *Et puis tout est silence*, dans les *Écrits du Canada français*, *la Corde au cou*, prix du Cercle du livre de France, adapté au cinéma en 1964 par le réalisateur Pierre Patry; il écrit aussi quelques pièces pour la télévision. Depuis, il a fait paraître une vingtaine de romans qu'il a lui-même regroupés en quatre cycles. Claude Jasmin a aussi collaboré à plusieurs périodiques depuis 1960, dont *la Presse*, à titre de critique d'art, *le Journal de Montréal*, à titre de directeur des pages littéraires et artistiques, *Sept-Jours*, *Point de Mire*, *Québec-Presse*, *Échos-Vedettes*... Il anime, depuis l'ouverture du réseau Quatre-Saisons, l'émission littéraire « Claude, Albert et les autres... » En 1980, il a mérité le prix France-Canada pour *la Sablière*, roman que Jean Beaudin a porté à l'écran sous le titre *Mario*, et le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal pour l'ensemble de son oeuvre.

Aurélien Boivin